

ACTUALITÉ DE LA LITTÉRATURE COMPARÉE: REFUS DU POUVOIR ABSOLU DE LA LITTÉRATURE ET RECONNAISSANCE DES SPHÈRES

Jean Bessière

Université Sorbonne Nouvelle (Paris)

L'ensemble que constituent le rapport de Haun Saussy (2006 3-42), les chapitres sur des sujets spécifiques et les réponses à ce rapport et à ces chapitres, offre une définition, une image larges des pratiques de la Littérature comparée aux États Unis—y compris la perspective multiculturaliste. Plus encore et plus essentiellement, le rapport s'attache à ce que peuvent être les orientations de la discipline. Dans le jeu de caractérisation de ces orientations, il faut reconnaître à Haun Saussy une habileté rhétorique certaine: en allant de la notation du "Triumph of Comparative Literature" à la double interrogation, "The Age of What?", "The Age of Comparative Literature?", il suggère un questionnement de la discipline suivant l'actualité de notre monde et l'arrache par là à tout attachement à l'idée d'un triomphe et aux traditions, quelles qu'elles soient, de la discipline. Cet ordre rhétorique est, bien sûr, en lui-même un ordre argumentatif. Il convient de d'abord retenir le constat des urgences, qui permet de dire ce avec quoi font contraste ces urgences—il s'agit précisément des caractérisa-tions et pratiques usuelles de la Littérature comparée—, et finalement d'interroger ce qui est présenté comme une pratique intéressante ou recommandable, bien qu'elle soit discutable, la "World Literature", opposée, dans le détail des contributions, à la réflexion sur le multiculturalisme, qui caractérisait le rapport précédent, rédigé en partie et édité par Charles Bernheimer (Bernheimer 1995). Notre réponse à l'ordre rhétorique et argumentatif de Haun Saussy consiste à dire ce à quoi peuvent mettre fin l'actualité et les urgences que le rapport reconnaît à la Littérature comparée, et à suggérer des développements attachés à cette reconnaissance. On suggérera une

cohérence entre notre manière de lire le passé, les pratiques encore dominantes de la discipline, et ces suggestions. Cela se résume dans les façons de concevoir et de se défaire du jeu de l'un de la littérature et du multiple des littératures.

I. AU-DELÀ DES IMPASSES DE LA LITTÉRATURE COMPARÉE

Suivons donc Haun Saussy pour aller un pas au-delà de son propre mouvement dans le traitement du triomphe de la Littérature. Si l'on se tient d'abord aux urgences, disons immédiatement notre accord avec ce que fait entendre l'ordre rhétorique et argumentatif: abandonnons les débats et les querelles usuels sur la Littérature comparée—ils appartiennent au temps du triomphe de la discipline. Car s'il y a toujours eu une crise de la Littérature comparée—il faudrait dire que cette crise fait le triomphe même de la discipline—, il importe de se tenir aux rapports de la discipline à notre époque particulièrement dans les termes qui font la conclusion de ce rapport et qui sont une interrogation sur notre actualité et sur les conséquences universitaires de cette interrogation: "An Age of Unipolarity", "An Age of Inequality", "An Age of Institutional Transformation", "An Age of Information". Autant de choses que la Littérature comparée triomphante et sa tradition diverse et souvent antagoniste en elle-même n'aident pas à caractériser ou à maîtriser. A cette interrogation de Haun Saussy fait explicitement écho, en un jeu d'élargissement, celle de Davis Ferris (2006): qu'en est-il du devenir des humanités aujourd'hui et de leur accord avec le monde contemporain?

Reprendre ces interrogations revient à reformuler les équivoques de l'intitulé même de la discipline, Littérature comparée, à recaractériser ce qui a fait sa logique constitutive pour mieux dire ses devoirs strictement contemporains. Recaractériser cette logique implique paradoxalement d'abandonner la critique de la notion de comparaison et de s'attarder sur la conception de la littérature qu'a supposée, que suppose encore la Littérature comparée, quelles que soient ses pratiques en Occident.

Il est donc vain de s'attarder sur les faiblesses épistémologiques et méthodologiques que porte ou qu'impliqué le terme de comparaison—encore qu'on puisse en expliquer l'usage, dans une perspective historique, très simplement. Car il est bien évident que ce terme appelle—appelait dès le début de la discipline—moins la recherche des ressemblances que le traitement des différences. Certes, on peut citer Alain Badiou pour souligner qu'il faut sortir de la comparaison des ressemblances (Apter 2006); mais Alain Badiou ne fait que se donner—bien tardivement—l'adversaire facile qu'est la convention la plus plate. Si l'on entend donc revenir sur la discipline, sur son archéologie, sur son histoire, il vaut mieux, dans un jeu qui allierait Haun Saussy et David Ferris (2006), et irait un pas au-delà de leurs thèses, se tenir au constat que la Littérature comparée est encore commandée par sa propre archéologie qui tient

entièrement dans une pensée holiste de la littérature. La Littérature comparée, si elle entend être post-européenne (Zhang 2006), doit se comprendre comme une révision de cette archéologie.

La Littérature comparée se constitue au XIX^e siècle, se développe au XX^e siècle selon une idéologie, bien nette, de la littérature. David Ferris rapporte cette constitution, avec entière raison, à notre avis, au romantisme allemand et à son idéalisme. Nous formulerons cette idéologie en des termes simples: la littérature est un absolu; elle est capable de saturer symboliquement tout lieu et tout temps. Nous la reformulerons au regard de la Littérature comparée même: en accord avec cette idéologie, la discipline a une double vision de la littérature—une vision holiste et une vision diversifiée. Lorsqu'on dit, comme le rappelle Haun Saussy, que la comparaison en Littérature comparée implique toujours un *tertium quid*, il convient, de plus, de noter que ce *tertium quid* est la littérature même, considérée selon cette perspective holiste; c'est parce qu'il y a une telle perspective que la littérature peut être vue comme entièrement diversifiée. Cela n'était pas considéré comme une contradiction. Cela faisait la dialectique de la discipline. Cela la rendait capable de dire le singulier et l'universel à travers des cas concrets. Cela lui permettait de se renouveler. Cela l'autorisait à relativiser toutes les littératures nationales et à construire les correspondances entre ces littératures selon ce relativisme. Aussi, l'eurocentrisme, souvent reconnu et reproché à la Littérature comparée, n'est-il pas, en lui-même, une pratique d'exclusion de littératures; il ne peut pas l'être puisque la pensée holiste de la littérature est, par définition, inclusive de toute littérature—fût-ce la plus étrangère: il permet et même exige de passer les frontières de l'Europe sans que l'Europe doive être privilégiée—c'est à cela même que s'identifie la fidélité à ce relativisme. Ces constats se formulent en d'autres termes: la littérature est vue comme son propre renouvellement selon sa propre autorité et comme ce qui constitue une manière d'enveloppe globale du sens. La question que pose cette archéologie de la discipline n'est pas celle du refus de l'étranger non européen ou non occidental, mais celui du droit qui autorise une telle perspective holiste, un tel jeu d'inclusion. En quoi cette pensée occidentale de la littérature est-elle généralisable? En quoi cette pensée permet-elle de rendre compte de toute histoire de la littérature et de l'historicité même? En quoi cette pensée holiste de la littérature est-elle, de droit, applicable et lisible dans toutes les littératures européennes et dans toutes les littératures hors d'Europe? Dans l'intitulé de la discipline, le point faible n'est pas le terme de "comparée" mais celui de "littérature", à cause de la propriété holiste et inclusive prêtée à la notion. On devrait décider que le terme soit mis au pluriel. Ce pluriel commanderait encore de dire les limites, les achèvements que se reconnaissent telles ou telles littératures, et qui sont autant de restrictions à tout usage trop systématique de l'intitulé de la discipline—il n'y a pas seulement les frontières géographiques, culturelles, nationales qui identifient les littératures; il y a aussi les frontières que celles-ci se reconnaissent par la pratique littéraire même.

Avant que nous n'évoquions nos propres réponses à ces remarques, soulignons que *Comparative Literature in the Age of Globalization* porte quelques indications

fortes et utiles pour poursuivre avec ces remarques. *Sous la plume de Haun Saussy*: celui-ci souligne qu'il conviendrait de caractériser de manières diverses et relatives la littérarité—indissociable des traits linguistiques et culturels des diverses littératures et des manières dont celles-ci ont pensé la littérature. *Sous la plume de David Ferris*: lorsque celui-ci reprend, pour caractériser la Littérature comparée et la pensée de la littérature qu'elle implique, la notion de fragment, venue du romantisme allemand (Ferris 2006), il dit deux choses à la fois: le jeu de l'un et du divers, et l'inévitable et radical relativisme que traduit ce jeu. *Sous la plume de Linda Hutcheon* (2006): une rapide étude de ce qui est aujourd'hui l'hymne de la Communauté européenne permet d'indiquer que la diversité et l'hétérogénéité des États qui la constituent, autorisent seulement un hymne muet—l'un ne peut figurer le divers que sous le signe de leur commune défiguration et dans la défiguration du Quatrième mouvement de la Neuvième symphonie de Beethoven.

Dans les études littéraires, qu'il s'agisse d'études littéraires nationales ou d'études littéraires comparées, l'enjeu premier est moins dans le choix de donner ou de ne pas donner une priorité à la référence à la littérature (ce qui renvoie au débat sur études littéraires et études culturelles) que dans la décision d'abandonner ou de ne pas abandonner cette perspective holiste. Cette perspective est la supposition et la condition de l'histoire littéraire, telle qu'elle se constitue à travers la philologie, comme elle est celle de la Littérature comparée, comme elle est celle de la théorie de la littérature, telle que celle-ci s'impose au XX^e siècle. Si l'on tient ces remarques pour pertinentes, les débats qui eurent lieu à Chapel Hill, au premier congrès de l'Association internationale de Littérature comparée, et qui opposèrent le point de vue historiographique en Littérature comparée, illustré par les Français, et le point de vue théorique, illustré par les Américains et particulièrement par René Wellek, traduisent, au total, moins le constat d'une division de la discipline que celui de deux méthodes de travail: chacune suppose la même pensée et la même pensée holiste de la littérature. Il serait aisé de poursuivre avec ces remarques en notant que les rénovations critiques des années 1960-1980—du structuralisme au post-structuralisme, du "New Criticism" à la déconstruction—n'altèrent pas essentiellement cette pensée de la littérature, à laquelle il est prêté, avons-nous écrit, un "statut d'exception", également lisible dans la création littéraire même.

Pour sortir de cette pensée holiste, il conviendrait que la critique littéraire, dans ses diverses expressions—il n'y a donc pas en jeu ici la Littérature comparée seule—prenne en considération ce que l'histoire de l'art a fini par prendre en considération la relativité des mondes de l'art et des caractérisations des objets artistiques. Cela suppose une certaine part de nominalisme et une pratique de l'histoire des littératures selon ce nominalisme. Il n'y aurait là rien de scandaleux ni de surprenant: c'est, en effet, le paradoxe d'une pensée holiste de la littérature que de venir au constat des mondes littéraires et de leur diversité—face à l'abstraction d'une pensée holiste, il y a inévitablement le concret du divers. S'il y a un tel concret, il y a tout aussi inévitablement les limites symboliques et culturelles que les littératures font entre elles et qui

autorisent tout autant le constat de leurs différences que la comparaison des intentions littéraires—s'il y a bien intention littéraire—et des types d'autonomie reconnus à ce qui est tenu pour, à ce qui s'identifie comme littéraire.

Il convient donc de s'attacher à la variabilité des conditions d'identification et de reconnaissance de la littérature—et pas seulement à celle des formes et des genres. Cela suppose de faire l'histoire de l'internationalisation de la pensée européenne de la littérature et de son caractère holiste. Cela fait à soi seul un type d'histoire comparée. De plus, par un paradoxe évident, les dominantes de la critique européenne des années 1960-1980—une critique qui se veut tantôt objective, tantôt déconstructrice—ont largement contribué à cette internationalisation à travers les réseaux universitaires. Cela suppose encore, dans un jeu de symétrie, de faire l'histoire, au sein des littératures et de la critique européennes, des importations littéraires et critiques qui ont contribué à limiter ou à invalider cette pensée holiste, ainsi que des effets restrictifs sur cette pensée qu'ont aujourd'hui les littératures dites migrantes. Il conviendrait encore de noter plusieurs paradoxes de cette pensée holiste et d'en tirer les conséquences. *Première notation*: Que la longue tradition critique, issue du XIX^e siècle, ait entraîné que l'on prête à la littérature un "statut d'exception" fait apparaître la littérature même comme une manière d'étrangeté sociale et culturelle. A la pensée holiste de la littérature, correspond une institution sociale de la littérature, au sens où comprend cette institution (Searle 1995). Le propre de toute institution sociale—la monnaie, l'État, etc.—est d'apparaître, dans une société, comme éloignée des membres de cette société. Cela fait un paradoxe. Le thème de l'aliénation de l'écrivain, constant dans les littératures et la critique occidentales depuis le XIX^e siècle et que l'on interprète usuellement en termes de critique sociale et culturelle, peut tout autant s'interpréter comme une conséquence de l'alliance de cette pensée holiste et de l'institution sociale de la littérature qu'elle induit spécifiquement. De minutieuses histoires de la lecture publique seraient ici utiles pour préciser ce jeu d'éloignement de la littérature, attaché son institution sociale. *Deuxième notation*: Il y a enfin un moyen manifeste et aisé de contenir la pensée holiste de la littérature: indiquer que, de cette pensée, est indissociable la notation occidentale contemporaine de la mort de la littérature. Il y a un tel indissociable parce que cette pensée, inclusive de toute littérature, ne peut concevoir un "autre" littéraire, son autre; elle ne peut le concevoir puisqu'elle est, de principe, inclusive de toute littérature faite et à faire. Cela entraîne que l'on considère que la littérature, les littératures ont atteint les limites de leur propre médium et de leurs propres poétiques, à tout le moins, celles qui sont identifiables dans cette tradition de la pensée holiste. Cela fait une difficulté pour poursuivre avec des études littéraires, particulièrement comparées. La manière la plus pratique de rompre avec cette impasse théorique et idéologique consiste dans le rappel et l'usage, étendus à des contextes internationaux, interculturels, de strictes perspectives historicistes, celles du "New Historicism", celles de certains historiens de l'édition et de la lecture: elles permettraient de marquer que la continuité et la généralité de la littérature, telle que nous les comprenons, sont des constructions,

qu'elles supposent la discontinuité des instruments—édition—et des récepteurs-lecture—et des poétiques—littérarité. Ces discontinuités appellent leurs propres constructions critiques.

Il ne peut y avoir d'identifications de la littérature en général que si l'on procède au constat de la discontinuité des littératures, même lorsqu'ils agissent de littératures qui se disent explicitement apparentées. Il n'y a pas un seul processus littéraire, mais des processus littéraires—on revient à la question de la diversité de la littérarité. Dans cet exercice de caractérisation des littératures et d'identification de leurs partages culturels, deviennent utiles, pour s'engager dans les voies que nous suggérons, les littératures, les moments de littératures, qui ont exposé leur propres limites. Cela ferait la révision de la notion même de littérature, révision utile pour faire de l'intitulé de la discipline un intitulé pertinent. Afin d'aller un peu au-delà d'une notation de Haun Saussy, ce n'est pas seulement notre objet d'étude que nous avons à différencier et à construire, mais aussi les types de littérature, les types d'identification de la littérature, qui autorisent cette construction de l'objet. Le/ocws littéraire est ici indissociable *du* focus culturel.

IL URGENCES ET VOIES DE LA LITTÉRATURE COMPARÉE

Noter les urgences proprement actuelles ne contredit pas les remarques que nous venons de proposer. S'interroger sur ce qu'est l'époque actuelle—"An Age of What?", écrit Haun Saussy—est une manière de donner congé aux hypothèses de fortes continuités historiques et de fortes continuités culturelles, aux hypothèses qui ont caractérisé les plus récentes approches et constructions de notre contemporain— nous entendons ce contemporain maintenant vieux de quelques dizaines d'années et que l'on nomme postmoderne, postcolonial. Les hypothèses de la continuité et celles relatives à notre contemporain se combinent, s'allient dans la recherche en Littérature comparée, bien qu'elles soient antagonistes. Cette combinaison et cette alliance s'expliquent aisément: on voit les séries des œuvres comme une réponse à des problèmes de création, indissociables de problèmes cognitifs, idéologiques, culturels, d'une part, et, d'autre part, parce que, depuis le début du XX^e siècle, on a abandonné toute vision évolutionniste ou causaliste de la succession des séries littéraires, on préfère se tenir au constat d'une continuité—cela que contribue à justifier la pensée holiste de la littérature. Aussi lisons-nous d'abord cette interrogation sur l'actualité, à laquelle nous invite Haun Saussy, comme l'invitation à considérer que la pensée holiste de la littérature a fait époque, comme a fait époque le développement triomphant de la Littérature comparée, attaché à cette pensée holiste.

Par un paradoxe remarquable, donner congé à la pensée holiste de la littérature et à ses fantasmes de totalisation, d'unité du singulier et de l'universel—cela même que désigne la notion d'écriture de Jacques Derrida—n'est pas dissociable du fait que

l'actualité porte ses propres formes de totalisation, en un sens proprement historique et qui a touché de vastes domaines des activités humaines—c'est cela qu'il faut comprendre par globalisation, par omniprésence de l'information, etc. La littérature et la critique littéraire—particulièrement la Littérature comparée—doivent cesser de se penser comme totalisantes, pour choisir de traiter des totalisations contemporaines, qui sont donc des faits. Par ces remarques, nous disons la pertinence des caractérisations de l'époque que propose Haun Saussy: unipolarité, information, inégalité. Ces caractérisations sont donc des faits. Ces faits instruisent qu'il est urgent d'inverser les principes qui ont fondé la Littérature comparée. Faute de cela, la discipline entrerait dans un pale mimétisme de l'époque—un peu comme les cosmopolites du début du XX^e siècle sont entrés, par le voyage, par la plume même, dans le mime de ce que l'on lit aujourd'hui comme une première globalisation—l'étendue des mouvements économiques de la fin du XIX^e siècle à la première guerre mondiale. Avant d'avancer un peu dans le détail des constats et de suggérer les questionnements qui peuvent s'en conclure, tentons de dire ce jeu d'inversion. A la dualité de l'un et du divers, que la littérature porterait en elle-même selon la tradition, européenne, américaine, de la Littérature comparée, il convient d'opposer la dualité de l'un—identifiable à la globalisation—et du multiple—identifiable à l'hétérogénéité que n'efface pas ou que produit la globalisation et qui a affaire, entre autres, avec l'inégalité. La dualité—l'un qui comprend et désigne tout le multiple—, tenue pour constitutive de la littérature, était un moyen de répondre la disparité du réel et des cultures, particulièrement en Europe, et de préserver, dans cette disparité, l'hypothèse d'un progrès de l'esprit. Aujourd'hui, la situation est inverse. Il convient de dire la littérature face à un monde qui apparaît en lui-même une totalité. Qu'il soit donc globalisé, que cela implique cette totalité exclut d'assimiler le monde contemporain à un monde seulement planétaire, pour reprendre un mot de Gayatri Chakravorty Spivak (2003), à la fois plat et sans directions cardinales, un Occident universel. Quitte à jouer avec la philosophie, nous croyons qu'il vaut mieux éviter de jouer, en Littérature comparée, avec un post-heideggerianisme. Il vaut à l'inverse la peine de noter à la manière de Peter Sloterdijk (1999)—c'est à tout le moins la proposition que nous retenons ou que nous formulons à partir des thèses de ce philosophe, deux points. D'une part, le monde s'est accompli comme une sphère; paradoxalement, dans cette généralisation de la domesticité, l'autre est, selon toute apparence, devenu illocalisable; ce que l'on appelle le multiculturalisme n'est que le retour des Occidentaux sur eux-mêmes une fois qu'ils savent l'état de sphère acquis et qu'ils se souviennent alors seulement de la différence. D'autre part, seule est pertinente une définition de l'universalité d'un point de vue écologique—le seul point de vue universel dont on puisse disposer dans l'état de la sphère: il n'est de cultures et de sujets conscients que selon des sites—des environnements—, alors même que chacun est conscient de la sphère de la terre—tout autre est selon un site. Ces sites, Caryl Emerson (2006) les met remarquablement en évidence à propos des pays de l'ancien bloc communiste européen, ainsi que le fait tout aussi remarquablement Marshall Brown (2006) en identifiant un site dans la situation qu'il

se donne pour lire ce rapport et dans Theodor Fontane—cela se résume dans le titre tout aussi pertinent de sa réponse: "Multum in parvo; or Comparison in Liliput", qui dit ultimement que le site est le minimum assuré du constat de la différence en lui-même. La totalité est donnée; elle est cependant non pas une manière de multiplicité, ou une obligation d'aveu du multiculturalisme, mais cela qui conduit inévitablement à une poétique politique de l'espace—totalité et totalisation contemporaines supposent des transations entre acteurs antagoniques, entre leurs sites mêmes.⁹ C'est cela que nous entendons dans les constats de l'unipolarité, de l'inégalité et de l'omniprésence de l'information.

UNIPOLARITE

La notation de l'unipolarité relève à la fois du constat—à ce titre, elle est synonyme de la notation de la globalisation—et de l'indication politique—il conviendrait de dire un pouvoir américain.¹⁰ Acceptons cette notation et cette indication. Acceptons le devoir politique et éthique qu'elles impliquent: résister à une telle unipolarité. Reste à se demander comment cela peut se formuler en termes de critique littéraire et de Littérature comparée. Outre que le constat de l'unipolarité dans sa radicalité reste, en grande partie, hypothétique—nul ne connaît le détail de l'histoire à venir—, il convient de marquer: quelle que soit la forme que prenne l'unipolarité, celle-ci ne peut interdire la pluralité des histoires.

Lorsque l'on parle aujourd'hui du groupe des BRIC (Brésil, Inde, Chine), on parle tout autant de pays qui s'imposent, en termes d'économie, au plan mondial que de pays qui font de leur histoire une part entière de l'histoire mondiale—il ne s'agit plus seulement de décolonisation ou d'émergence; il s'agit bien d'une autre histoire, d'autres histoires que l'histoire euro- puis américano-centrée. Cela constitue la plus nette limite mise, dans de points de vue tant politiques, idéologiques que culturels, à la globalisation —vue de l'Occident ou interprétée en termes occidentaux—; cela traduit les transactions entre acteurs antagoniques. Il est une conséquence pour les études littéraires: il convient de traiter les littératures de ces acteurs antagoniques non seulement avec une importance assurée, mais aussi avec le souci de s'interroger sur les manières dont elles limitent et interrogent les littératures occidentales. Cela se formule en d'autres termes: il convient de traiter ces littératures et les littératures occidentales comme interdépendantes par le fait même de la globalisation, de la pluralité des histoires. Interdépendance veut dire qu'au-delà même du détail des échanges asymétriques entre ces littératures et les littératures occidentales, ces dernières ne peuvent être pensées comme indépendantes de ces littératures, dans la perspective d'études systémiques—les seules qui puissent reconfigurer la pluralité des littératures suivant la pluralité et la concurrence des histoires, au sein même de la globalisation.

Le même type de remarques vaut, de fait, aussi pour les littératures écrites dans les langues des anciennes puissances coloniales. Ces littératures sont aujourd'hui les littératures de pays indépendants. On peut certes continuer de considérer ces littératures dans un rapport de dépendance aux anciennes puissances coloniales—mais, contrairement à ce qu'indiquait Françoise Lionnet (2006) à propos des études des littératures francophones, cela est inexistant depuis bien longtemps. On peut certes, dans un mouvement inverse—qu'il faut cependant lire comme parent de celui qui vient d'être cité—identifier ces littératures à un vaste jeu de contre-pouvoir — on sait que c'est la démarche de *The Empire writes back* (Ashcroft 1989). On peut aussi procéder à un constat simple: se tenir aux thèmes de la domination, du pouvoir, du contre-pouvoir, du néo-colonialisme, revient, sans que ces réalités soient contestées, à essentiellement placer ces littératures au sein du paradigme culturel qui a été dominant et déterminant dans les littératures européennes—conflits, guerres, religions. Il convient de souligner: les littératures contemporaines du tiers monde ne peuvent être tenues, suivant leurs propres conditions et leurs propres termes, pour les seules reprise et continuation de ce paradigme culturel européen, dominant en Europe même—quel que soit l'incontestable du pouvoir, du néocolonialisme. Hors de cet enfermement dans une manière de répétition et dans l'inévitable constat de la résistance, ces littératures sont les littératures d'une autre histoire. Cette dualité—répétition du paradigme culturel européen dans le thème même de la résistance, histoire—rend ces littératures particulièrement aptes, si on les considère à la fois dans leurs expressions locales et dans leurs extensions internationales, à être des littératures de l'échange, de l'homogénéisation culturels et de l'hétérogénéisation culturelle.

Quelle que soit la situation que l'on reconnaisse à ces littératures, elle doit être tenue pour exemplaire et permet de préciser le rapport des littératures à la globalisation. La globalisation peut se lire à coup sûr comme un accroissement de l'interpénétration des cultures et des expressions littéraires qui leur sont attachées, quelles que soient les inégalités que porte la globalisation. Au jeu de limitation des littératures occidentales, que nous venons de noter à partir de la pluralité des histoires, s'ajoute un autre jeu. Ces échanges culturels ne défont pas la spécificité des écrivains et des œuvres de ces littératures. Salman Rushdie reste un écrivain indien à Londres, comme Edouard Glissant reste un écrivain antillais à Paris. Il n'y a pas là seulement la seule évidence d'une identité ineffaçable, mais cette autre évidence: l'échange culturel, indissociable de la globalisation, n'est que l'exposition de l'hétérogénéité culturelle, toujours localisée—selon tel écrivain, selon telle œuvre, selon le lieu de cet écrivain et de cette œuvre, selon le site qu'ils forment. Il y a donc moins à dire un jeu de multiculturalisme—le terme devrait faire entendre une composition exacte des cultures—qu'une indigénisation selon des groupes, des sites, des individus. C'est parce qu'il y a cette indigénisation que l'on continue d'identifier exactement ces écrivains et ces œuvres migrants suivant une identité originaire. Cela peut se formuler autrement: l'œuvre qui circule le mieux ou qui figure le mieux la circulation est celle qui expose explic-

itement ce paradoxe et cette dualité de l'homogénéisation et de l'hétérogénéisation. Il peut être dit, au sein de l'unipolarité, son contraire. Cela fait une autre histoire littéraire pour la Littérature comparée, et la contrainte d'entreprendre, à nouveaux frais, des histoires comparées des littératures européennes—en les traitant strictement selon leurs paradigmes culturels dominants communs.¹¹

INEGALITE

La notation de l'inégalité sous la plume de Haun Saussy fait à la fois référence au contexte américain et au contexte international. Répondre de cette inégalité est engager la Littérature comparée dans une lourde tâche—recevable cependant. A se tenir à des perspectives strictement littéraires et sans considérer les implications institutionnelles et sociales pour les systèmes universitaires, l'inégalité, telle que l'approche le rapport, appelle un traitement égalitaire du canon littéraire, de la "World Literature", une pleine reconnaissance de la pluralité des histoires nationales, culturelles, et une mise au clair, dans la pratique critique, de biens des notions, des arguments issus du marxisme, des mouvements anti-coloniaux des années 1945-1960, des études culturelles, de la sociologie contemporaine—autrement dit, une mise à jour de l'héritage et des pratiques critiques en sciences sociales, qui, en un premier temps, a peu de rapports avec la seule critique littéraire. Cela est une des conditions de la réorientation de cette critique littéraire tant elle reste aujourd'hui dépendante de sa propre archéologie, et doit venir aux conditions contemporaines de la certitude de la sphère et de l'antagonisme.

CHANGEMENTS INSTITUTIONNELS

Il serait ici long de répondre et réclamerait de précises comparaisons institutionnelles de pays à pays. Disons en un jeu d'ironie qui traduit un inévitable accord avec le rapport: l'internationalisme de la Littérature comparée permet de lire un à peu près constant traitement inégalitaire—l'égalité dans l'inégalitaire n'est pas une consolation. Tout remède à ce constat relève, dans une perspective d'enseignement et de recherche, du sens de l'actualité et des conséquences qu'il porte—que traduit le rapport.

EPOQUE DE L'INFORMATION

Les constats, que propose le rapport, sont ici inquiétants. Ils disent la contradiction des technologies de l'information et de l'exercice littéraire lorsqu'il se trouve pris en elles. Il y a cependant des points qu'il faut rappeler: l'hypertexte de la Toile est un

douplet de l'hypertexte par lequel les textualistes ont défini ces littératures placées sous une perspective holiste. Les machines accomplissent ce que la pensée critique a déjà accompli théoriquement et ce que les études ont attesté de manière inévitablement très partielle¹³. L'étrangeté de la Toile à la littérature est sans doute à formuler exactement. L'information, l'ordinateur, la Toile n'interdisent pas de toute façon une réflexion sur les moyens qu'ils constituent dans la perspective d'études littéraires. Ils conduisent inévitablement à reconsidérer le statut de l'œuvre littéraire—comme l'imprimerie a amené à le faire pour la littérature antérieure à sa création et à son développement. Ils ne sont pas dissociables de nouvelles pratiques créatrices—telle la littérature numérique. Ils induisent de nouveaux instruments critiques. Ils suscitent, dans la mise au point de la critique qui leur est spécifique, des thèses et des théories qui modifient largement les approches usuelles des cadres représentationnels, cog-nitifs de la littérature. Ils conduisent, en grande part, à une réforme ou à un abandon de la notion de fiction. Cette réforme porte loin: elle fait relire les conceptions passées de la fiction ainsi que celles de l'imaginaire—qui devient également une notion quasi vaine. Bref, c'est là un avenir critique certain. Où l'on retrouve, si l'on s'attache à la notion d'incorporel, le développement d'une analyse de ce qu'est un site, aussi bien dans la tradition du paysage en peinture que sur la Toile,—que propose Anne Cauquelin dans *Fréquenter les incorporels: Contribution à une théorie de l'art contemporain* (2008)—, le jeu de la totalisation et de l'hétérogénéité.

III. "WORLD LITERATURE"

On aura compris que la "World Literature", telle qu'elle est caractérisée dans *Comparative Literature in the Age of Globalization*, d'une part, permet d'allier les requêtes venus des études proprement littéraires et des études à orientation cultur-aliste, d'une part, et, d'autre part, concerne à la fois l'enseignement et les recherches attachées à la discipline. Elle n'est, en conséquence, dissociée ni de la question du "canon", ni de celle de l'autorité qui identifie les témoins de cette "World Literature". Il faut admettre que, dans l'enseignement, une sélection limitée des oeuvres est obligée. La question n'est donc pas tant celle du choix que celle des principes qui commandent le choix. Les principes, tout pratiques, que David Damrosch décrit à propos d'un cours qu'il a donné, sont recevables—la plupart des comparatistes dans bien des pays s'y reconnaîtraient. En dénonçant toute reconnaissance de la "World Literature", Djelal Kadir (2006) refuse l'autorité de la sélection—où se pratiquerait quelque impérialisme. Ce type de dénonciation n'est pas nouveau—Jean-Paul Sartre dénonçait ce type de démarche sous le nom d'une pensée de survol; Octavio Paz s'en est pris à la ronde des références littéraires d'Ezra Pound, en y voyant précisément un exercice impérialiste. Autrement dit, derrière la question de la "World Literature", il n'y a pas seulement des statistiques—celles que propose David Damrosch—, il y a aussi des images de la littérature, des littératures, qui peuvent obéir à des principes

de choix et d'exposition très différents. La Littérature comparée devrait se saisir de la question de la "World Literature" pour étudier les diverses versions de la "World Literature", données dans divers pays à un même moment, pour s'attacher à une comparaison des diverses histoires de la "World Literature", pour, en un usage renouvelé des statistiques, tout simplement dire qu'il y a des excès statistiques dans les études littéraires, qui sont la ruine des études littéraires. C'est une relativisation de la notion et de la pratique de la "World Literature" que nous suggérons—seule solution, nous semble-t-il, à l'impossibilité qu'une liste limitée d'auteurs et de d'œuvres porte quelque justice littéraire et culturelle. Tout exposé d'une canonisation doit être inséparable d'une réflexion sur celle-ci. Quels que soient les témoins de la "World Literature" qui sont identifiés, quelle que soit l'histoire qui est construite, il s'agit toujours de l'identification et de l'usage d'un capital symbolique, pour parler comme Pierre Bourdieu. Les études des divers types de canonisation et de reconnaissance de la "World Literature" devraient se confondre avec les analyses de cette identification, de cet usage, et de leurs conditions¹⁴. Dire la pluralité des dessins de la "World Literature" revient à dire qu'à l'époque de la globalisation, ces dessins ne sont jamais que des sites que tels critiques, enseignants se donnent et qui ont inévitablement un caractère antagonique—si on garde cela à l'esprit, on est à l'opposé de toute totalisation littéraire.

IV. ENVOI: "COMPARATIVE LITERATURE AT LAST"

Lorsque Jonathan Culler (2006) donne ce titre à sa réponse à Haun Saussy et aux divers contributeurs, il leur rend indirectement hommage: la Littérature comparée, qu'ils décrivent, ne se perd pas dans les études culturelles, sans qu'elle les exclue cependant; elle est vue selon son jeu réflexif—cela qui est dit un "metamove". Nous nous permettons d'interpréter à notre manière ce titre de Jonathan Culler. Le "metamove" sera possible et bénéfique à une double condition: s'il est une stricte entreprise de réflexivité critique—entre autres, sur les questions, les données littéraires, qui sont attachées aux urgences; s'il évite cela qui a fait que la Littérature comparée se soit vue une avec le pouvoir de la littérature, tel que l'a défini la tradition occidentale au début du XIX^e siècle. Hors de cette tentation et à partir de la dispersion des littératures et des objets littéraires, la Littérature comparée peut être l'analyseur des diverses interrogations que portent les études littéraires, comprises largement: la réduction de ces interrogations à leurs implications ultimes, inévitablement communes et diversifiées; l'examen des conséquences, locales, globales, de cette réduction pour ces études et pour les sociétés où elles sont pratiquées. Cette réduction, qu'il faut donc comprendre comme ce qui récuse tout jeu de totalisation, n'exclut ni l'histoire littéraire ou culturelle, ni une nouvelle approche des formalismes et des poétiques littéraires. En termes d'histoires littéraires, indissociables d'histoires culturelles, il faudrait con-

cevoir les séries littéraires, les unités qu'elles font, comme ce qui répond dans leur succession à des suites de problèmes—ces suites de problèmes sont elles-mêmes cor-réées suivant un jeu de question-réponse: la réponse désigne plus la question qu'elle n'y répond et reste comme question recontextualisable et apte à désigner une nouvelle actualité. Hans Blumentberg offre avec sa *Die Legitimität der Neuzeit* (1966) un exemple de cette démarche, appliquée à l'histoire des idées. S'agissant des formes, des genres et des poétiques, des approches systémiques, doublées de la même attention au jeu question-réponse, peuvent allier souci formel, souci historique, souci de la diversité, tant il est vrai qu'il y a des formes littéraires mortes, des formes littéraires culturellement et géographiquement limitées, des formes et des genres qui présentent une grande généralité—cette généralité ne doit pas cependant être le moyen ou la justification essentielle de la définition et de la caractérisation du genre, mais inviter à reconnaître son historicité, lisible certainement par le jeu question-réponse. Bien évi-diement, les lignes du jeu question-réponse peuvent être extrêmement diversifiées: elles permettent de considérer les limites des littératures; elles n'identifient les transferts de littérature à littérature à des jeux de "colonisation" ou d'appropriation. Elles excluent que les littératures soient lues selon une unité illusoire qui serait le recueil de l'historicité. Lorsque Roland Greene (2006) dit les réseaux de résultats de recherche dans lesquels doivent être pris, il dit cela même. Lorsque Zhang Longxi (2006) milite, à partir des exemples littéraires asiatiques, pour une Littérature comparée du dehors, il dit encore cela même puisqu'il n'exclut pas cependant que cette Littérature comparée du dehors soit encore une corrélation des littératures. On aura, de plus, compris que nous décrivons là de nouveaux champs d'études de la théorie littéraire, qui doit être plus nettement un exercice de définition des méthodes qui permettent de situer exactement les littératures.

OUVRAGES CITES

Le rapport de l'ACLA, objet de cette réponse, est le suivant:

Comparative Literature in an Age of Globalization. Haun Saussy, éd. Baltimore: Johns Hopkins UP, 2006. Il sera désigné dans les références des ouvrages cités par le sigle CLAG.

Apter, Emily. "'Je ne crois pas beaucoup à la littérature comparée': Universal Poetics and Postcolonial Comparatism." CLAG, 2006. 54-62.

Ashcroft, Bill, Griffiths, Gareth, Tiffin, Helen. *The Empire writes back: Theory and Practice in Post-colonial Literatures*. London, New York: Routledge, 1989.

Bernheimer, Charles, éd. *Comparative Literature in the Age of Multiculturalism*.

Baltimore: Johns Hopkins UP, 1995.

Bessière, Jean. *Quel statut pour la littérature?* Paris: PUF, 2001.

. Retiring Presidents Address, *ICLA Bulletin*, 22.1 (2002) 4-17.

. "Comparative Literature and Common Knowledge: Against the Absolute Power of Literature", Special Issue: "Jean Bessière: Literature and Comparative Literature revisited", *Canadian Review of Comparative Literature*, 32.1 (2005) 37-64.

Blumentberg, Hans. *Die Legitimität der Neuzeit*. Frankfurt am Main: Suhrkamp Verlag, 1966.

Brown, Marshall. "Multum in Parvo; or Comparison in Lilliput." *CLAG*, 2006. 249-258.

Casanova, Pascale. *La République mondiale des lettres*. Paris: Le Seuil, 1999.

Cauquelin, Anne. *Fréquenter les incorporels: Contribution à une théorie de l'art contemporain*. Paris: PUF, 2008.

Chakravorty Spivak, Gayatri. *Death of a Discipline*. New York: Columbia University Press, 2003.

Culler, Jonathan. "Comparative Literature, at Last." *CLAG*, 2006. 237-248.

Damrosch, David. "World Literature in a Postcanonical, Hypercanonical Age." *CLAG*, 2006. 43-53.

Emerson, Caryl. "Answering for Central and Eastern Europe." *CLAG*, 2006. 203-211.

Ferris, David. "Indiscipline." *CLAG*, 2006. 78-99.

Greene, Roland. "Not Works but Networks: Colonial Worlds in Comparative Literature." *CLAG*, 2006.

Guillén, Claudio. *Entre lo uno y lo diverso: introducción a la literatura comparada*. Barcelona: Critica, 1985.

Hutcheon, Linda. "Comparative Literature: Congenitally Contrarian." *CLAG*, 2006. 224-229.

Kadir, Djelal. "Comparative Literature in an Age of Terrorism." *CLAG*, 2006. 68-77.

Lionnet, Françoise. "Cultivating Mère Gardens? Comparative Francophonies, Postcolonial Studies, and Transnational Feminisms." *CLAG*, 2006. 100-113.

Pichois, Claude, Rousseau, André-Marie. *La Littérature comparée*. Paris: A. Colin, 1967.

Rorty, Richard. "Looking back at 'Literary Theory'." *CLAG*, 2006, 63-67.

Saussy, Haun, "Exquisite Cadavers switched from Fresh Nightmares: Of Mêmes, Hives, and Selfish Gènes". *CLAG*, 2006. 3-42.

Searle, John R. *The Construction of Social Reality*. New York : The Free Press, 1995.

Simondon, Georges. *Du mode d'existence des objets techniques*. Paris: Aubier, 1989.

Sloterdijk, Peter. *Globen: Sphären 2*. Frankfurt am Main: Suhrkamp, 1999.

Zhang Lonxi. "Penser d'un dehors: Notes on thé 2004 ACLA Report." *CLAG*, 2006. 230-236.

NOTES

- 1 II faut donc comprendre que le rapport, les chapitres et les réponses n'offrent pas un état détaillé de la Littérature comparée aux États-Unis, mais une mise en perspective de ses enjeux—cela est essentiel. Nous adoptons, dans cette réponse, cette même perspective—nous négligeons un état de la Littérature comparée en Europe et en France.
- 2 Pour des thèses souvent proches de celles que nous exposons ici, nous nous permettons de renvoyer à Jean Bessière (2005).
- 3 C'est pourquoi les dénonciations, dans leur forme usuelle, inévitables de l'eurocentrisme, les légers coups de griffe, également inévitables, à la tradition française de la discipline—il faudrait arriver
- 346 à dire que ce n'est plus une tradition, mais un état ancien, historique, de la discipline, en France même—, paraissent, dans ce volume, presque d'un autre âge.
- 4 Point manifeste que nous avons tenu à rappeler dans notre "Retiring President's Address" à l'issue du Congrès de l'AILC, tenu à Pretoria en août 2000. Voir Bessière 2002. Continuons de jouer avec ce point. A propos des mauvais usages de la comparaison, on peut aujourd'hui encore moquer ce qui aurait été la manie française de l'usage du "et" dans les travaux de Littérature comparée. La moquerie est déjà ancienne et inscrite dans la tradition française de la discipline: Claude Pichois et André Rousseau (1967) ont dit, il y a longtemps et, par une manière d'emphase qui était une ironie, la faiblesse ontologique de ce "et".
- 5 Cela se traduit particulièrement dans le titre de l'ouvrage, relatif à la Littérature comparée, de Claudio Guillén, *Entre lo uno y la diversa* (1985).
- 6 Dans notre ouvrage, *Quel statut pour la littérature?* (Bessière 2001), nous avons défini le statut d'exception de la littérature—la notion nous semble valoir à partir du romantisme—comme cet état où la littérature, à travers les œuvres, les figures des écrivains, les justifications de la mimesis, etc., est présentée comme, ce qui de droit, assigne le droit d'être nommé, identifié, reconnu—à propos de n'importe quel objet, de n'importe quelle personne, etc., et cela au sein même de la fiction et quel que soit le type d'esthétique impliquée.
- 7 L'abandon d'une telle pensée holiste est chose difficile. Les paradigmes de la pensée holiste restent parfois déterminants même chez ceux qui sont les plus lucides sur les implications des pratiques de la critique littéraire. Ainsi, pourrait-on décider de lire cette petite histoire, que nous venons d'esquisser, de la critique littéraire occidentale à la manière dont Richard Rorty (2006) lit, dans le contexte américain, le passage du "New Criticism" au formalisme et à la déconstruction, et se tenir à cela—à ce simple constat que propose Richard Rorty, aux yeux de qui aucune thèse, sauf à être proprement totalitaire, n'est constant. Suivrait-on ainsi Richard Rorty que cela reviendrait à négliger les effets heuristiques gênants des diverses théories et thèses. Certes, on peut, comme le fait Emily Apter (2006) défendre la comparaison sans ressemblance en se justifiant de l'idéalité qu'Alain Badiou prête à la notion de littérature—on est dans une manière de platonisme critique, précisément soutenue, dans la pensée d'Alain Badiou, par la possibilité même de la comparaison sans ressemblance. Mais comment ne pas identifier dans cette pratique d'Alain Badiou et dans la reprise qui en est faite au moins en termes de justification, une autre manière de penser un absolu de la littérature, qui ne va pas jusqu'à se dire pensée holiste de la littérature?
- 8 Notons que cette notion de planétaire est empruntée à Jacques Derrida et à Jean-Luc Nancy, chez lesquels elle a une portée heideggerienne—une manière de dire que l'Être perd sa propre possibilité

d'apparence dans nos cultures. Cela se comprend par le contraste que ferait l'Occident et cette généralisation de l'occidental avec les autres cultures qui, par opposition à l'Occident, auraient conservé le sentiment du *sidéral*, du sens manifeste. Nous lisons là la notation d'un désespoir de l'Occident et une idéalisation de l'Autre.

- 9 Pour poursuivre avec la note antécédente sur l'espace de la globalisation et avec l'indication de la sphère, ajoutons le rhizome—référence également prévalente dans certains travaux comparantes— pour dire qu'assez paradoxalement, il nous semble devoir être assimilé à la figuration d'un jeu de totalisation. Il faudrait proposer une typologie de ces usages critiques.
- 10 Indiquons que nous revenons encore à l'espace et à la globalisation—nous citons de mémoire une réflexion du Président Clinton: la politique étrangère doit être traitée comme une affaire intérieure. Où il y a la certitude de la perte du sens du dedans et du sens du dehors, de la domesticité, et l'assimilation du monde à une vaste domesticité et l'assimilation de la domesticité au vaste de dehors. On ne saurait avoir un plus exact parallèle avec la littérature de statut d'exception et avec les difficultés de la Littérature comparée qui, par ses traditions, relève de l'unipolarité littéraire, idéologique et éventuellement nationale, comme nous l'avons déjà indiqué.
- 11 Sur tous ces points, voir Jean Bessière, "Rationalités en Littérature comparée: Notes pour une redéfinition des moyens et des buts de la discipline", *Canadian Review of Comparative Literature*, à paraître.
- 12 Soient deux exemples: 1. Quelle base théorique, quelle portée pratique, quelle extension hors des pays les plus riches, quelle pertinence peut-on prêter à la notion de réflexivité sociale qui caractériserait, selon le sociologue Anthony Giddens ces sociétés développées et leurs aptitudes à la critique d'elles-mêmes ? On notera que cette notion vient de la littérature, de la philosophie. 2. Conscients des ambiguïtés de la référence à l'hybridité—point souligné par Haun Saussy—, nous développons, en Littérature comparée, à la Sorbonne, un programme de travail sur une typologie de l'hybridité—la notion, le fait.
- 13 Il faut rappeler, à ce point, la très forte remarque de Georges Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques* (1989): "L'homme a tellement joué le rôle de l'individu technique que la machine devenue individu technique paraît encore être un homme et occuper la place de l'homme, alors que c'est l'homme qui remplaçait provisoirement la machine avant que de véritables individus techniques aient pu se constituer." (81)
- 14 On notera que telle étude de "World Literature"—Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres* (1999)—identifie Paris comme le centre de cette République de nos jours encore, se réclame de Pierre Bourdieu, et constitue, de fait, une simple affirmation du capital symbolique de la littérature française et de Paris. Bien évidemment, ce type de thèse appelle, lui-même, une analyse à la Pierre Bourdieu, qui serait une analyse critique et procéderait de cette question: comment continue-t-on à affirmer un capital symbolique?